

LOUISE CARON

Au pied du GRAND CHÊNE

roman

2. L'heure de vérité

LES ÉDITIONS JCL



Au pied du
GRAND CHÊNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au pied du grand chêne / Louise Caron

Nom : Caron, Louise, 1958- , auteure

Caron, Louise, 1958- | Heure de vérité

Description : Sommaire incomplet : tome 2. L'heure de vérité

Identifiants : Canadiana 20190040068 | ISBN 9782898040610 (vol. 2)

Classification : LCC PS8605.A763 A9 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2021 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

LOUISE CARON

Au pied du
GRAND CHÊNE

2. L'heure de vérité

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Au pied du grand chêne

1. *Méfiance et intolérance*, 2020

À Yvan et à mon petit-fils Tobias

Automne 1757

Il se réveilla en sursaut. Une lueur blafarde éclairait la pièce. Peut-être parce que le vent s'était calmé, la maison lui parut anormalement silencieuse. Le coq avait-il chanté? Quelle heure était-il? Il était désorienté. Il tourna la tête, cherchant Marie-Angélique à côté de lui, mais sa place était vide. Une douleur aiguë lui transperça le crâne. Il se tâta la tête et sentit sous ses doigts un bandage qui lui sanglait le front et des croûtes sèches dans les cheveux. La mémoire lui revint : il avait été agressé dans la nuit, avait perdu connaissance, mais que s'était-il passé par la suite? Il entendit un soupir de l'autre côté du lit. Avec effort, il se retourna et aperçut son aimée à son chevet, assoupie sur une chaise, un chapelet entre les doigts. Il la contempla avec attendrissement, ses longs cheveux fins tombant sur ses épaules. Il se leva, mais un étourdissement soudain le fit tituber et heurter le pied de la chaise, ce qui fit sursauter Marie-Angélique. Elle le gronda, sans même prendre la peine de s'enquérir de lui :

— Que fais-tu là? Le chirurgien a ordonné que tu gardes le lit aujourd'hui!

Il éclata de rire malgré les élancements qui le faisaient grimacer. La mine furieuse de sa femme lui fit oublier ses maux et il eut une féroce envie de la taquiner.

— Eh bien, ma mie ! Te voilà convertie en louve ce matin !

— Tu m’as fait réellement peur cette nuit, mon beau. Va, écoute le chirurgien. Tu te conduis comme un enfant.

Elle le poussa gentiment vers le lit et l’aida à s’allonger en lui tenant les jambes. Il résista mollement et la laissa prendre soin de lui. L’année précédente, d’autres femmes s’étaient occupées de lui avec compassion et, pendant toute sa convalescence, il avait rêvé à sa jeune épouse qu’il avait laissée de l’autre côté de l’océan sans se douter qu’elle portait leur enfant, leur petite Judith. Il avait tant rêvé à sa femme, souhaité l’avoir à son chevet pour qu’elle pût le soigner au lieu de ces étrangères qui l’avaient mis mal à l’aise plus d’une fois, même si elles n’avaient pas compté les heures, il devait l’avouer, pour faciliter son rétablissement. Il avait perdu un peu de son innocence juvénile durant les semaines de sa maladie et était devenu un homme. Oui, la maladie l’avait fait mûrir. Interrompant les réflexions de son père, le bébé se fit alors entendre à l’aide d’un joyeux gazouillis matinal. Pierrot s’amena quelques minutes plus tard, encore ensommeillé.

— Papa ! Tu vas mieux ?

— Comme tu vois, mon garçon. Viens, il y a une place pour toi dans notre lit.

Le cordonnier, en dépit de ses douleurs, ressentit un immense bonheur d’être ainsi entouré. Marie-Angélique prit place,

elle aussi, à ses côtés, la petite dans les bras, laquelle tétait goulûment son sein. Aidée de petit Pierre, si fier d'apporter sa contribution au récit, elle entreprit de raconter la mésaventure qui avait entraîné tout un branle-bas dans la maison.

— Quand je t'ai découvert, inerte sur le sol, du sang dans les cheveux, j'ai craint le pire. Je me suis dit, en tâchant de me raisonner : « Il faut que je garde mon sang-froid. Il faut que je me calme. Du secours, j'ai besoin de secours. Dieu du Ciel, faites que ce ne soit pas grave ! » Je me souviens que j'ai appelé Pierrot en criant à pleins poumons telle une louve désespérée face à la mort. Effarée, je me suis ruée vers la maison, j'ai vu Pierrot sortir de sa chambre, se frottant les yeux de sommeil, sans doute apeuré par mes cris. « Oh ! mon petit, que je lui ai dit, ton père a eu un accident. Vite, va chercher le voisin, M. Choquette ! »

Petit Pierre voulut poursuivre cette partie du récit, Marie-Angélique le complétant au besoin. Dans la nuit d'encre, s'armant de courage, il avait foncé chez le voisin sans poser de question, pieds nus lui aussi, aussi vite que son petit corps de quatre ans le lui permettait. À mi-chemin, il avait croisé le couple Choquette, alerté par des cris perçants qui avaient fait aboyer leur chien. Quelque chose de terrible s'était sans doute produit chez les Delavoye, car les Choquette avaient cru reconnaître la voix de Marie-Angélique dans ce cri déchirant. En pleurs et à bout de souffle, petit Pierre avait été incapable de prononcer un son. Le voisin l'avait hissé sur son dos et l'enfant, tremblant d'émotion, s'était cramponné à lui. Lorsqu'ils furent arrivés dans la cour, Louis Beauchemin, voisin du côté ouest, était déjà là. Lui aussi avait été ameuté

par les cris de Marie-Angélique et il était accouru pour lui venir en aide. Tous les deux penchés sur le blessé, ils avaient essayé de le réanimer.

— Portons-le à l'intérieur, avait suggéré Louis Beauchemin.

Marie-Angélique les avait devancés pour éclairer la maison. Dans son agitation, elle avait complètement oublié sa petite fille qui pleurait à fendre l'âme. Les hurlements de sa mère l'avaient sans doute réveillée. Madeleine Choquette, qui avait entendu les braillements du bébé, était déjà entrée et le tenait dans ses bras, essayant tant bien que mal de l'apaiser.

— Elle te réclame, ma chère enfant. Viens, je m'occupe de ton mari.

La jeune femme était allée s'asseoir dans un fauteuil, les jambes molles, aphone. Madeleine avait déposé le nourrisson dans les bras de sa mère et avait pris les choses en main. Comme elle connaissait les aires de la maison, elle avait rallumé le feu de la cheminée, mis de l'eau à bouillir, récupéré dans la grande armoire des linges propres qui serviraient à nettoyer les plaies du malheureux cordonnier. Dans la chambre à coucher, il reposait toujours inconscient, le visage tuméfié. Pierrot, prostré dans un coin, observait les adultes s'affairer autour de son père. Lorsqu'elle l'avait aperçu, la voisine avait saisi gentiment la main du garçonnet pour le ramener au lit. Il avait refusé avec obstination.

— Madeleine, avait appelé Marie-Angélique d'une voix faible, encore sous le choc, laisse-le venir me trouver.

Elle lui avait fait une place dans le fauteuil et l'enfant s'était blotti contre son corps. Elle avait fredonné une berceuse qui avait eu pour effet de consoler les deux enfants. Peu à peu, la douce voix de leur mère les avait détendus et le sommeil les avait gagnés.

— Marie-Angélique, ton mari a repris ses sens, lui avait chuchoté à l'oreille la voisine, un peu plus tard. Ne t'en fais pas, il semble hors de danger, mais a une large entaille sur la tête et il saigne beaucoup. Nous appliquons des compresses. Heureusement, son nez n'est pas cassé. Quelqu'un s'en est pris à lui, on dirait. Louis Beauchemin est parti chercher le chirurgien.

— Je ne sais comment vous remercier. Vous êtes tous si bons pour nous. Je pense que quelqu'un nous a volé notre cheval.

— C'est ce que ton mari a tenté de nous expliquer, mais nous lui avons conseillé de se taire pour éviter de trop se fatiguer.

Désormais rassurée sur la nature des blessures de son mari et surtout soulagée de le savoir hors de danger, Marie-Angélique, aidée de Madeleine, qui avait pris Judith dans ses bras, avait porté d'abord petit Pierre jusqu'à son lit. L'émotion l'avait épuisé et il avait à peine remué lorsqu'elle l'avait déposé dans le lit et l'avait bordé. Puis, elle était entrée dans la chambre conjugale que Philippe avait réchauffée en ranimant les braises de l'âtre afin de chasser l'humidité nocturne. La voisine avait déposé le bébé et l'avait emmailloté avec précaution dans son

berceau. Le nourrisson, tout comme son frère, n'avait émis aucun son. Les deux enfants avaient sombré dans le sommeil, emportés par des songes paisibles.

Amusé, Nicolas écoutait Pierrot narrer avec force détails l'atroce nuit qu'ils avaient vécue. Des instants de l'agression apparaissaient parfois dans son esprit pour aussitôt s'effacer. Après avoir recouvré ses sens, allongé au milieu du lit et blessé, il avait essayé de se rappeler la séquence des événements. Il avait vu un homme sortir de l'écurie avec son cheval, mais le reste de ses souvenirs avait été englouti dans un immense trou noir. Jamais il ne pourrait reconnaître l'homme, il faisait trop sombre. D'ailleurs, tout s'était déroulé tellement vite qu'il n'avait pas compris, sur le coup, ce qui lui était arrivé. Encore heureux qu'il s'en fût tiré presque indemne. Il se souvenait seulement et avec précision de la douleur sourde et lancinante qui cognait contre les parois de son crâne, comme l'année dernière, à son arrivée en France, mais dans d'autres circonstances. Cependant, cette fois, la douleur était beaucoup plus intense, plus lourde, plus inquiétante. *Chose certaine*, avait-il pensé, *le voleur ne m'a pas manqué*. Il avait fermé les yeux, incapable de supporter la lumière tamisée des bougies et de l'âtre. Il avait senti la main aimable de Philippe Choquette posée sur sa tête. Il appliquait des compresses sur sa blessure, lui avait-il dit avec sollicitude, afin de juguler le saignement en attendant le chirurgien. La plaie nettoyée, celui-ci n'aurait plus qu'à coudre l'entaille. Quant aux tuméfactions du visage, elles disparaîtraient au bout de quelques jours. Ses bons voisins lui avaient conseillé de ménager ses forces et de ne pas parler. Il se rappelait qu'il n'avait pas entendu Marie-Angélique dans

la chambre. Où était-elle ? Sans doute en train de s'occuper des enfants. D'après les bribes de conversation saisies pendant qu'on s'affairait autour de lui, elle l'avait découvert, inconscient, sur le seuil de l'écurie. Elle avait tellement hurlé que les voisins immédiats avaient été tirés de leur sommeil et s'étaient dépêchés de lui porter secours. *Mon ange protecteur, que ferais-je sans toi ?* s'était-il dit à ce moment-là.

Le récit de Pierrot et de Marie-Angélique terminé, le silence s'immisça dans la pièce. Nicolas songea à son cheval dont la disparition le peinait beaucoup. Il se demandait qui pouvait bien lui en vouloir au point de s'en prendre à son bien et à sa personne. Il faudrait qu'il s'informe si d'autres avaient également été victimes de vol. Puis, Marie-Angélique, constatant des signes de fatigue sur le visage de son époux, rappela tout le monde à l'ordre, chacun ayant des tâches à accomplir qui ne devaient point trop attendre. Elle confia au convalescent leur bébé repu et attisa le feu pour réchauffer la pièce, car le temps s'était refroidi à la tombée du vent.

— Pierrot, va faire ta toilette et t'habiller. Ensuite, tu t'occuperas des poules, mon bel enfant. Quant à moi, je t'apporte à manger, mon mari, puis j'accueillerai tes clients pour leur expliquer ton absence aujourd'hui. Allez, ouste, au travail !

Nicolas sourit de contentement en observant avec quelle vigueur son épouse reprenait le collier malgré la nuit tumultueuse qu'ils venaient tous de passer. S'assurant que sa petite fille était bien installée à ses côtés, dans le lit, il ferma les yeux un instant. Peu à peu, la lumière diurne remplit la pièce. Les forts vents de la veille avaient sans doute causé des dégâts

dans les fermes et les jardins. Il ne pouvait se permettre de perdre plus d'une journée de travail et il lui tardait de faire l'inspection de sa propriété. En dépit des avertissements du chirurgien, dont il se souvenait à présent, il retournerait à la vie active dès le lendemain. Ce foutu mal de tête et les tiraillements douloureux sous son cuir chevelu finiraient bien par se résorber, comme toute autre chose. Il avait dû somnoler, car il n'entendit pas Marie-Angélique déposer sur la petite table de chevet un plateau contenant des pommes, du pain, du beurre, de la confiture de fraises des champs qu'elle avait faite en juillet et, ô suprême luxe, du café bouillant, une gracieuseté de Marguerite, la femme du seigneur, qui avait voulu faire oublier ses agissements récents envers Nicolas en leur offrant du café des Antilles. L'arôme lui chatouilla les narines et le réveilla. Il cligna des paupières pendant quelques secondes, incommodé par la lumière vive du soleil qui inondait la pièce, et gémit. De toute évidence, il ne pouvait supporter la clarté du jour, une douleur intense lui vrillait les tempes chaque fois qu'il ouvrait les yeux. Marie-Angélique, penchée au-dessus de lui, lui caressait les joues doucement, sans doute pour le sortir du sommeil sans le surprendre. La petite Judith gigotait gaiement dans ses langes, ignorante des maux de son père.

— Nicolas, Pierrot a compté les poules, et il en manque une, en plus du coq. Voilà pourquoi nous ne l'avons pas entendu chanter ce matin, lui annonça-t-elle pendant qu'il avalait un peu de nourriture. J'ai cherché avec lui aux alentours, sans succès. Il n'y a aucune trace des volailles disparues.

— Dès que je serai sur pied, demain, je m'en occuperai. Elles ne doivent pas être allées bien loin, à moins que le malfaiteur d'hier les ait aussi emportées avec lui.

— C'est bien étrange qu'on s'en prenne à nous. Nous ne possédons rien de plus que les autres, il me semble...

— Oui, c'est étrange.

Pierrot entra en coup de vent dans la chambre pour avertir ses parents que sa grand-mère et Françoise venaient d'arriver. Il s'assura que son père allait mieux, puis repartit aussitôt retrouver sa tante adorée. Quant à sa grand-mère, avec sa grosse voix et ses yeux exorbités, elle l'effrayait et, par conséquent, il évitait de l'approcher. La nouvelle de la mésaventure de Nicolas s'était déjà répandue dans le bourg et les femmes Chagnon avaient décidé de venir s'informer à la source. Marie-Angélique se borna à leur relater les événements de la veille, en peu de mots comme à son habitude, mais Pierrot, qui aimait les détails, compléta son récit dans son vocabulaire d'enfant. Finalement, les deux visiteuses réussirent à obtenir un portrait global de l'agression. Joséphine promit à son gendre – elle avait appris à l'estimer depuis son retour de France et il était finalement rentré dans ses bonnes grâces – que les habitants du bourg ne ménageraient pas les efforts pour retrouver les animaux volés ou, à tout le moins, pour remplacer la poule et le coq, s'il le fallait. Quant au cheval, tous convenaient que sa disparition était une grande perte pour un habitant, difficilement remplaçable étant donné les conditions précaires de la colonie à cette heure. La journée s'écoula rapidement en raison de la visite de voisins venus aux

nouvelles. Puis, la routine reprit ses droits et les jours se succédèrent sans que les animaux volés refissent surface. Nicolas, avec regret, dut faire son deuil de son fidèle Lustucru. Et comme il ne pouvait en acquérir un autre pour l'instant, il se demandait comment sa famille et lui feraient pour se déplacer une fois l'hiver venu. Ainsi qu'il se l'était promis, il retourna à son travail le lendemain de l'agression, malgré les réprimandes de son épouse et ses maux de tête lancinants, certain qu'ils finiraient par s'estomper.

* * *

Par un dimanche radieux de la mi-octobre, dans le décor flamboyant de l'automne avant le grand dénuement, les Delavoye se rendirent à l'église pour assister à la grand-messe. Ils étaient ensuite attendus chez les parents de Marie-Angélique pour le repas dominical. Ainsi que les paysans l'avaient craint, les récoltes avaient été désastreuses. Le seigneur, de retour depuis quelques jours, avait parcouru ses terres et rencontré ses censitaires qui ne purent, pour la plupart, lui remettre le cens qu'il réclamait. Comble de malchance, les espèces sonnantes et trébuchantes commençaient à se faire rares, de sorte que les paysans avaient recours, plus que de coutume, au troc. En outre, le blé qu'ils apportaient chaque automne au moulin banal pour le faire moudre était, cette année, de mauvaise qualité. Certains, dont Antoine Chagnon, avaient perdu la presque totalité de leurs récoltes, se trouvant ainsi dépourvus de farine pour passer l'hiver. Et la seigneurie de Pointcarré n'était pas la seule éprouvée par l'inclémence du temps. La colonie ne pouvait se priver de pain, qui constituait l'un de ses principaux aliments. Ce

matin-là, donc, une foule compacte inhabituelle s'était entassée dans l'église avec l'espoir de voir ses prières se frayer un chemin jusqu'au Ciel et un miracle se produire. Les fidèles ne perdaient pas courage et remettaient leur sort, à défaut de mieux, entre les mains bénies de Dieu et de la patronne de la paroisse, sainte Anne. Pendant la messe, Marie-Angélique remarqua le regard insistant et sournois d'un homme qui ne cessait de la dévisager. Elle ne se souvenait pas de l'avoir rencontré au bourg. Mal à l'aise, elle baissa la tête pendant le reste de l'office tout en jetant plus souvent un œil sur ses enfants. Son époux, d'autre part, avait l'esprit ailleurs, comme chaque fois qu'il assistait à la messe. Il avait beau s'être converti, il ne parvenait pas à se comporter comme un vrai catholique. Il l'était en apparence, mais foncièrement, il ne se sentait pas l'âme fervente, contrairement à son épouse. Il ne croyait pas non plus aux balivernes – ce mot était de lui – que le curé, une bien bonne personne au demeurant, il en convenait, prêchait tous les dimanches à ses paroissiens. Jamais il n'avait empêché sa femme d'enseigner à prier à leur fils et parfois, sur son insistance, il s'était joint à eux, car il avait promis au curé d'élever ses enfants en bons catholiques. Il avait résisté quand elle avait souhaité accrocher un crucifix au-dessus de la porte d'entrée, puis il avait cédé. Il ne pouvait rien lui refuser, mais, surtout, il ne voulait pas qu'on jase dans son dos et qu'on la stigmatise à cause de lui. Croyait-il encore en Dieu ? se demandait-il ce matin-là. Il ne savait plus. Exceptionnellement, lorsqu'une nostalgie violente l'étreignait, en cachette de Marie-Angélique, il montait au grenier et sortait le psautier de son père du coffre où il était toujours remisé pour prier comme il l'avait appris, enfant, et l'avait

fait avec son père dans la clandestinité. Toutefois, depuis son retour de La Rochelle, la rencontre avec son oncle semblait avoir scellé pour toujours dans un tiroir secret de son cœur une partie de sa vie : il avait cessé de jouer du violon. Puisqu'il n'était pas retourné chez le seigneur pour participer aux salons littéraires, en raison de l'absence prolongée et imprévue de ce dernier, ce qui lui avait évité de se retrouver en tête-à-tête malgré lui avec Marguerite, il n'avait donc pas rempli sa promesse de jouer du violon, promesse qu'il ne désirait pas tenir de toute façon. Peut-être cherchait-il inconsciemment à endormir son passé ? Il n'aurait su le dire. Beaucoup de choses lui pesaient ces derniers temps, dont les relations avec sa belle-famille au premier chef. Quoiqu'il s'entendît assez bien avec son beau-père, en dépit de ses airs bourrus qui intimidaient tant Marie-Angélique, il avait du mal à tolérer sa belle-mère. En fait, c'était son attitude à l'égard de sa fille qu'il ne supportait pas et ne comprenait pas. Il lui prenait parfois l'envie de fermer boutique et d'aller s'installer à Québec, mais Marie-Angélique demeurait inflexible. Elle semblait avoir fait la paix avec sa mère, à tout le moins celle-ci était de commerce beaucoup plus agréable depuis l'arrivée des enfants. Il tourna la tête vers sa femme recueillie. Pierrot, enfant sage et obéissant, prenait soin de sa petite sœur. Ce matin-là, sa mère lui avait donné l'insigne privilège de tenir sur ses genoux Judith dont la colonne vertébrale était désormais assez ferme pour lui permettre de s'asseoir sans trop de soutien. Il sourit tendrement à ce tableau touchant puis, l'espace d'une seconde peut-être, aperçut du coin de l'œil un homme qui semblait l'observer, ou était-ce son épouse

qu'il regardait ? Il n'accorda pas d'importance à ce détail et l'oublia aussitôt, imitant les paroissiens qui, la messe terminée, se levaient à tour de rôle pour quitter l'église.

Sur le parvis, les habitants se rassemblèrent pour se communiquer les dernières nouvelles de la semaine. Certains, qui n'avaient pas vu le cordonnier depuis l'agression dont il avait été victime, s'informèrent de sa santé et se réjouirent de la rapide guérison de ses blessures. On se désolait cependant pour lui que personne n'eût retrouvé le cheval ni les volailles. Il tenait Marie-Angélique par la taille, sa belle-mère s'étant emparée du bébé pour le montrer à ses amies, lorsqu'elle attira son attention :

— Connais-tu cet homme ? lui demanda-t-elle en indiquant du menton la personne en question.

Il examina l'individu attentivement, celui-là même dont il avait remarqué la présence à la toute fin de la messe. Il continuait à les dévisager, puis il détourna la tête et s'en alla. Il n'était pas accompagné et personne ne lui avait adressé la parole.

— Je ne l'ai jamais vu... Si, attends. Une fois peut-être. Un homme qui lui ressemble était venu parler à mon père, à sa boutique. Mes souvenirs sont lointains et flous. Je me rappelle à peine. Était-ce ici ou à Québec ? Je me trompe peut-être.

— Sa face ne me dit rien de bon. Son regard sévère pendant la messe m'a glacé les os.

— Je ne crois pas qu'il faille s'en préoccuper outre mesure. Oublie-le, ma mie. Il regardait peut-être quelqu'un d'autre.



Vallée laurentienne, 1757

L'intolérance règne toujours à Sainte-Anne-de-Pointcarré, alors que le mauvais sort semble s'acharner sur Nicolas et Marie-Angélique Delavoye. Après avoir essuyé une terrible agression, le pauvre cordonnier voit une fois de plus son épouse exposée aux calomnies de son entourage à la suite d'une atteinte ignoble à sa dignité.

Heureusement, le vent finit par tourner, permettant aux jeunes mariés de poursuivre leur rêve d'une vie calme et sereine, tout près du grand chêne où ils avaient l'habitude de se rencontrer. Leur répit sera toutefois de courte durée, car les rumeurs d'une guerre imminente courent sur les rives du Saint-Laurent. L'appel aux armes des hommes valides laissera les femmes livrées à elles-mêmes, certaines se retrouvant bientôt réduites à la famine.

L'heure de vérité a maintenant sonné, et Marie-Angélique surprend par sa détermination et son courage. Pourra-t-elle assurer l'avenir de sa famille éprouvée à l'issue du conflit qui fait rage ?

Inspirée par ses nombreux voyages et par l'histoire qui a façonné les racines du Québec, Louise Caron boucle habilement cette histoire inoubliable, vibrante d'émotion.

